
Émigration et Franco-Américanisme

Bilan des recherches historiques

Bruno Ramirez, professeur
Département d'histoire
Université de Montréal

Ce n'est pas mon intention de présenter un inventaire bibliographique exhaustif de la production historique concernant les Franco-Américains. J'essaierai plutôt de dégager certaines caractéristiques de cette historiographie afin de mieux évaluer les orientations actuelles et d'offrir une série de conclusions sur le rôle que la recherche historique peut jouer dans une perspective pluridisciplinaire.

Ma thèse principale est que, pendant les vingt dernières années, l'histoire des Franco-Américains a subi une transformation, passant d'un sujet marginal dont l'intérêt se limitait à un cercle restreint de chercheurs à un champ de recherche qui aujourd'hui paraît de plus en plus intégré à l'historiographie nationale, et ce tant aux États-Unis qu'au Québec. Ce qui me paraît aussi important de souligner, c'est que cette transformation reflète fidèlement certains développements fondamentaux qui ont caractérisé le paysage culturel et scientifique en Amérique du Nord: d'une part, la « découverte » de l'ethnicité en tant que phénomène qui pénètre les relations sociales et produit des modèles distincts de changement social, et, d'autre part, l'énorme progrès méthodologique et conceptuel accompli par l'histoire sociale, à l'intérieur de laquelle les migrations, l'acculturation et les relations interculturelles sont devenues des thèmes de première importance.

Ces deux facteurs contextuels étaient virtuellement absents des premiers travaux scientifiques importants effectués dans les années 1960 et au début des années 1970, et ce tant au Québec qu'aux États-Unis. Dans le cas du Québec, si on exclut l'ouvrage de Rumilly sur les Franco-Américains, l'initiative est venue de chercheurs appartenant à d'autres disciplines : Faucher et Paquet, en tant qu'*economic historians*, ont fait de l'émigration une composante centrale dans leur élaboration de modèles de développement régionaux et continen-taux ; Yolande Lavoie, dans une optique de démographie historique, a développé une série de procédés afin de mesurer l'ampleur des mouvements migratoires¹. Grâce à leur grande valeur scientifique, ces études sont devenues des ouvrages de référence essentiels, sans cependant réussir à activer de nouvelles recherches historiques. Cela tient peut-être au fait que le caractère macrohistorique de leurs démarches n'a pas réussi à pénétrer l'univers de la recherche historique, où des problématiques liées à des phénomènes circonscrits dans le temps et l'espace avaient déjà commencé à caractériser la discipline.

Aux États-Unis, après une longue période dominée par l'historiographie de type hagiographique, la première contribution scientifique majeure – celle de Vicerio – fut l'œuvre d'un géographe². L'étude de Vicerio, tout comme celles de Faucher, Paquet et Lavoie au Québec, est devenue un point de repère essentiel à cause de la richesse de données rassemblées et au cadre d'ensemble que l'auteur a su élaborer. Mais on sait aussi que l'étude de Vicerio, au-delà du fait qu'elle regarde exclusivement le XIX^e siècle, est restée à l'état de thèse non publiée. De plus, pour des raisons qui me sont inconnues, Vicerio ne s'est pas particulièrement employé à rendre publics ses résultats dans des revues scientifiques.

C'est donc à travers le développement de la nouvelle histoire sociale et dans la découverte des phénomènes ethniques que l'on doit plutôt rechercher les causes du renouveau d'intérêt parmi les historiens pour les Franco-Américains. Une telle démarche nous permettrait aussi de comprendre pourquoi aux États-Unis, beaucoup plus qu'au Québec, cet intérêt a donné des résultats plus importants sur le plan de la production historiographique. Car il ne faut pas l'oublier, les Franco-Américains constituent une partie intégrante de la société américaine – que ce soit en tant que membres d'une classe sociale

donnée, en tant que résidents d'une ville ou d'un État, ou encore en tant que porteurs de traditions ethnoculturelles particulières.

C'est dans ce contexte que l'article de Tamara Hareven sur les Franco-Américains de Amoskeag est paru³. Publié en plusieurs versions dans des revues et recueils, ce « classique » de la nouvelle historiographie a, plus que toutes les études précédentes, réussi à porter à l'attention d'un vaste public universitaire l'expérience des Franco-Américains. C'était l'une des tentatives les plus originales pour insérer l'expérience des Franco-Américains au centre de l'histoire des travailleurs et de la famille. Cette première incursion dans l'histoire des ouvrières et ouvriers franco-américains (incursion qui a conduit à la publication de deux importants volumes, soit *Amoskeag et Family Time and Industrial Time*⁴) fut bientôt répétée par des historiens tels Cumber et Walkowitz⁵, dont la démarche s'inspirait en grande partie des œuvres des chefs de file de la nouvelle histoire des travailleurs : E.P. Thompson, David Montgomery et Herbert Gutman. Malgré l'orientation idéologique de cette nouvelle historiographie (qui tendait à privilégier l'étude de la militance ouvrière ou de la résistance ouvrière au régime industriel-capitaliste)⁶, il devenait dès lors impossible d'omettre la présence d'un groupe ethnique qui avait constitué l'une des composantes majeures de la main-d'œuvre dans des industries telles que le textile et la chaussure. Finalement, cette présence était reconnue, tout en étant liée à une problématique typique de la *labour history* : l'articulation historique des processus de prolétarianisation et le rapport entre classe ouvrière et militance syndicale ou politique. Maintenant, les ouvriers canadiens-français étaient placés au centre de l'univers industriel de villes telles que Fall River, Lynn, Cohoes et Manchester, secoués par des grandes vagues de conflits sociaux, et leur expérience était analysée dans des perspectives visant à dépasser les vieux stéréotypes. Là où le manque de participation au mouvement syndical était empiriquement établi, on s'efforçait de l'exprimer en faisant appel à un cadre conceptuel qui pouvait tenir compte de phénomènes tels que l'acculturation et les dynamiques identitaires, et on l'enrichissait par l'analyse comparée.

Dans le cas de Hareven, même si l'analyse des comportements familiaux dans un contexte d'industrialisation et d'urbanisation était au centre de son enquête, une des préoccupations importantes de

l'auteure était de reconnaître des stratégies collectives autres que la militance syndicale et de les expliquer en tant qu'attributs culturels (la place de la famille et des réseaux de parenté chez les Franco-Américains). Mais c'est le livre de Gary Gerstle, publié à la toute fin des années 1980, qui représente à mon avis le mieux le potentiel de ce filon historiographique⁷. Tout en reflétant les préoccupations principales de la *new labour history*, l'ouvrage de Gerstle constitue un saut qualitatif dans l'étude des Franco-Américains, surtout sur deux plans : d'abord, contrairement à la plupart des chercheurs qui l'ont précédé, l'auteur a choisi comme toile de fond la période formative du syndicalisme industriel, surtout les années 1930 et 1940, ce qui lui a permis de mettre les Franco-Américains de Woonsocket au centre des convulsions idéologiques et des processus identitaires qui ont marqué la société américaine pendant cette époque ; en second lieu, dans son analyse des comportements syndicaux et politiques des Franco-Américains, l'auteur adopte un système comparatif qui inclut aussi des ouvriers et militants francophones d'origine belge. Tout comme les deux volumes de Hareven, celui de Gerstle aura l'effet de placer solidement l'expérience des Franco-Américains dans le *mainstream* de l'historiographie nationale.

Si les *labour historians* ont placé l'univers du travail au centre de leurs recherches sur les Franco-Américains, un autre courant historiographique s'est inspiré des récents progrès atteints dans l'étude de l'immigration et de l'ethnicité et a abordé les Franco-Américains en tant que « communauté » dont les membres avaient en commun moins une expérience de travail que l'appartenance à une même minorité ethnolinguistique. Dans cette perspective, il s'agit de circonscrire le groupe franco-américain dans un espace territorial bien défini (généralement une ville ou un quartier) et de pénétrer dans l'univers culturel et institutionnel produit par l'implantation en vagues successives d'immigrants canadiens-français. L'ethnicité peut ainsi être observée dans sa quotidienneté, dans les choix résidentiels, dans le caractère du réseau institutionnel qui est créé, dans les formes de solidarité déployées pour faire face à l'hostilité – réelle ou perçue – de la société d'accueil, dans les formes de leadership pratiquées par les élites franco-américaines et, sur une longue durée, dans le degré d'acculturation atteint par des générations successives de Franco-Américains.

C'est peut-être parce que cette approche requiert une plus grande sensibilité à l'égard de l'univers mental des Petits Canadas, ainsi qu'une connaissance approfondie des traditions culturelles de la population observée, que la participation des chercheurs franco-américains a été beaucoup plus importante dans ce domaine. Je pense, bien sûr, aux nombreuses études sous forme de thèses et de mémoires réalisées aux États-Unis au cours des vingt dernières années par des chercheurs d'origine franco-américaine⁸. Mais je pense aussi au rôle d'animation scientifique joué dans ce domaine par différents projets d'édition lancés en Nouvelle-Angleterre dans le climat de résurgence de l'identité franco-américaine. Enfin, bien entendu, je pense à la place occupée par l'Institut français du Collège de l'Assomption qui a rendu possible l'interaction des chercheurs américains et québécois et permis une plus grande circulation des connaissances historiques de part et d'autre de la frontière. C'est aussi grâce à ces progrès historiographiques que des travaux de synthèse, tels que celui de Gérard J. Brault et celui de François Weil, ont pu être conçus et qu'une étude fort originale comme celle de Doty a pu trouver de solides appuis bibliographiques⁹.

Si, aux États-Unis, les recherches historiques sur les Franco-Américains étaient, au début des années 1980, bien amorcées, au Québec, on en était encore aux premiers pas. Outre les travaux pionniers d'Yves Roby sur le contexte économique de l'exode (et progressivement sur le discours des élites canadiennes-françaises en matière d'émigration), la recherche historique se résumait à deux thèses de doctorat et à des travaux entrepris à l'Université de Montréal et financés par le Fonds FCAR sur l'émigration et les marchés du travail en Nouvelle-Angleterre. La première thèse, celle de Frances Early, soutenue à l'Université Concordia, adoptait les nouvelles méthodologies élaborées en histoire sociale pour étudier les conditions de vie des immigrants canadiens-français de Lowell, ainsi que le rôle de l'économie familiale dans un contexte d'implantation¹⁰. L'autre thèse, celle de Pierre Anctil, était une étude historico-anthropologique des Franco-Américains de Woonsocket dans laquelle les processus de prolétarianisation et l'hégémonie idéologique exercée par les élites franco-américaines étaient habilement mis en rapport¹¹.

Ces premières recherches, faites dans quatre universités différentes et de façon isolée, ont toutefois mené à une série d'articles – tout à fait comparables sur le plan scientifique à la production américaine – et ont constitué le noyau principal de la contribution québécoise à l'historiographie sur les Franco-Américains, noyau auquel se sont ajoutées, dans les années suivantes, les contributions de Rouillard, Tétreault, Lamarre, Ramirez, Frenette et Lafleur¹².

Il vaut la peine de s'arrêter aux profils de ces premiers chercheurs et aux circonstances entourant leurs démarches, car cela peut nous aider à expliquer le retard de l'historiographie québécoise dans ce domaine d'études et à avoir une vision plus réaliste quant aux perspectives de développement dans ce champ historique.

Dans trois des cas cités plus haut (Roby, Early et Ramirez), les chercheurs sont des spécialistes de l'histoire des États-Unis; leur incursion dans l'histoire des Franco-Américains a donc été conçue dans le cadre de leur spécialité professionnelle (le livre de Rouillard *Ah les États!* constitue un cas à part, ayant comme point de départ des facteurs circonstanciels plutôt qu'un intérêt à long terme pour ce domaine d'études). Quant à Early et Ramirez, leur démarche se situe dans le filon historiographique de la *new labour history*, telle qu'elle était pratiquée à l'époque aux États-Unis et au Canada anglais, et adoptait des grilles d'analyse qui, en quelque sorte, étaient externes à l'historiographie québécoise. On peut aussi citer les cas de Tétreault, Frenette et Lamarre pour constater que, de toute évidence, au Québec, comme du reste dans d'autres pays, l'étude des Franco-Américains constitue un domaine qui relève de l'histoire des États-Unis – ce qui me paraît tout à fait logique, car on peut difficilement concevoir l'étude d'une population immigrante ou d'une minorité ethnoculturelle qui écarte les réalités structurelles et conjoncturelles de la société d'adoption et qui ne soit pas basée sur une solide familiarité avec les sources documentaires américaines. Une telle démarche ne pourrait que conduire à des œuvres de type hagiographique, où les Franco-Américains seraient traités comme une entité séparée du reste de la société états-unienne.

Cela dit, il me semble qu'une telle discussion ne peut faire fi d'une question fondamentale de caractère politique et culturel, à

savoir la place de l'histoire américaine dans l'enseignement universitaire au Québec francophone. Or, on le sait, cette place demeure marginale, comme en témoigne le fait que tout au long des années 1980 seulement trois chaires ont assuré l'enseignement de cette matière dans tout le réseau francophone de la province. Et le bilan des études historiques sur les Franco-Américains aurait été encore plus mince si deux de ces trois chaires n'avaient pas fait de l'histoire des migrations vers la Nouvelle-Angleterre leur priorité de recherche. En effet, depuis que Frances Early et Pierre Anctil ont orienté leurs travaux vers d'autres domaines, les recherches historiques sont restées circonscrites en grande partie à deux pôles universitaires (l'Université Laval et l'Université de Montréal), avec des résultats qui, une fois terminés ou publiés, constitueront malgré tout un important saut qualitatif dans nos connaissances historiques.

S'il est donc vrai que des circonstances favorables ont permis, au cours des dernières années, à l'historiographie québécoise de s'aligner sur celle des États-Unis, il est aussi vrai que cette production semble avoir atteint ses limites universitaires, car ce n'est pas du jour au lendemain qu'on crée une nouvelle chaire en histoire états-unienne ou qu'on forme de nouveaux chercheurs au doctorat. Il faudra donc voir quel effet multiplicateur cette production aura dans les années à venir et dans quelle mesure elle saura stimuler l'intérêt de nouveaux chercheurs.

Avant de conclure, j'aimerais soulever une question qui découle plus directement de mes expériences de recherche dans ce domaine. Si l'étude des Franco-Américains adoptait un cadre géographique et analytique plus vaste, incluant non seulement les processus d'établissement aux États-Unis mais aussi les phénomènes migratoires dans les comtés et régions d'origine, rien ne devrait empêcher les chercheurs en histoire du Québec de s'y intéresser. Malheureusement, jusqu'à récemment, ce genre de phénomène, et surtout l'exode vers les États-Unis, n'a pas été un thème prioritaire parmi les historiens du Québec, malgré son rôle déterminant dans l'évolution structurelle et dans l'univers culturel de la province. Cependant, les progrès récents de l'historiographie nous laissent croire à la possibilité de nouvelles perspectives de recherche dans ce domaine. Qu'il s'agisse de migration dans un contexte de colonisation ou bien dans son rapport aux

processus d'industrialisation et d'urbanisation, des groupes de recherche tels que le SOREP à Chicoutimi ou le Centre d'études québécoises à Trois-Rivières en ont fait une composante importante de leurs démarches. Il est vrai que leur champ d'observation s'est rarement étendu au-delà de la frontière américaine, mais il n'en demeure pas moins que l'apport de ces recherches sur les plans méthodologique et empirique est considérable. L'historien qui aujourd'hui désire reconstituer le processus d'émigration et d'implantation d'une population québécoise dans une localité déterminée des États-Unis dispose maintenant d'une plus vaste connaissance de l'univers rural qui a engendré l'exode, ainsi que de certaines caractéristiques socioculturelles des populations migrantes. Aujourd'hui, nous sommes beaucoup plus sensibles au fait que la mobilité spatiale et la migration étaient parmi les dynamiques principales de la société québécoise et qu'elles faisaient partie du bagage d'expérience d'un grand nombre de Canadiens français qui par la suite ont choisi les États-Unis comme destination finale.

Voilà, je crois, un des terrains les plus propices à une convergence d'intérêts de ces deux domaines de recherche – convergence qui ne peut qu'enrichir nos perspectives d'analyse, qu'on se place d'un côté ou de l'autre de la frontière. L'étude de l'exode et des phénomènes économiques et socioculturels complexes qui l'ont accompagné aurait ainsi une position moins marginale dans l'histoire du Québec, et en même temps elle fournirait des connaissances plus approfondies de ce qui a constitué le premier chapitre de l'histoire des Franco-Américains: les circonstances de leur départ et les stratégies mises en œuvre pour atteindre leur but, leur incertitude face aux promesses de mieux-être et de progrès émanant du « miracle américain » et leur décision finale d'abandonner le Québec.

Notes

1. Albert Faucher, « L'émigration des Canadiens français au XIX^e siècle: position du problème et perspectives », *Recherches sociographiques*, 5, 3 (septembre-décembre 1964); Albert Faucher, « Explication socio-économique des migrations dans l'histoire du Québec », dans *Mémoires de la Société royale du Canada*, série IV, t. III, Ottawa, Société royale du Canada, 1976; Gilles Paquet, « L'émigration des Canadiens français vers la Nouvelle-Angleterre, 1870-1910: prises de vue quantitatives », *Recherches sociographiques*, 5, 3 (septembre-décembre 1964); Yolande Lavoie, *L'émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930. Mesure du phénomène*, Montréal, PUM, 1972; Yolande Lavoie, « Les mouvements migratoires des Canadiens entre leur pays et les États-Unis aux XIX^e et XX^e siècles: étude quantitative », dans Hubert Charbonneau (dir.), *La population du Québec: étude rétrospective*, Montréal, Boréal Express, 1973.
2. Ralph D. Vicero, *The Immigration of French Canadians to New England, 1840-1900: A Geographical Analysis*, thèse de Ph.D. (géographie), University of Wisconsin, 1968.
3. Tamara K. Hareven, « The Laborers of Manchester, New Hampshire, 1900-1940: The Role of Family and Ethnicity in Adjustment to Industrial Life », *Labor History*, 16 (printemps 1975).
4. Tamara K. Hareven et Randolph Langenbach, *Amoskeag: Life and Work in an American Factory-City*, New York, Pantheon Books, 1978; Tamara K. Hareven, *Family Time and Industrial Time: The Relationship between the Family and Work in a New England Industrial Community*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.
5. Daniel J. Walkowitz, *Worker City, Company Town: Iron and Cotton Worker Protest in Troy and Cohoes, New York, 1855-84*, Urbana, University of Illinois Press, 1978; John T. Cumbler, *Working Class Community in Industrial America: Work, Leisure and Struggle in Two Industrial Cities, 1880-1930*, Westport (Conn.), Greenwood Press, 1979.
6. Voir à cet égard mes remarques critiques dans: Bruno Ramirez, « Ethnic Studies and Working-Class History », *Labour/Le Travail*, 19 (1987).
7. Gary Gerstle, *Working-Class Americanism: The Politics of Labor in a Textile City, 1914-1960*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.
8. Pour une discussion exhaustive de cette production, voir: Yves Roby, « Quebec in the United States: A Historiographical Survey », *Maine Historical Society Quarterly*, XXVI, 3 (hiver 1987).
9. Gérard J. Brault, *The French-Canadian Heritage in New England*, Hanover, University Press of New England, 1986; François Weil, *Les Franco-Américains, 1860-1980*, Paris, Belin, 1989; C. Stewart Doty, *The First Franco-Americans: New England Life Histories from the Federal Writers'*

- Project (1938-1939)*, Orono, University of Maine at Orono Press, 1985.
10. Frances Early, *French-Canadian Beginnings in an American Community: Lowell, Massachusetts, 1868-1886*, thèse de doctorat, Université Concordia, 1979.
 11. Pierre Anctil, *Aspects of Class Ideology in a New England Ethnic Minority: The Franco-Americans of Woonsocket, Rhode Island (1865-1929)*, thèse de doctorat, New School for Social Research, 1980.
 12. Pierre Anctil, « La Franco-Américanie ou le Québec d'en bas », *Cahiers de géographie du Québec*, XXIII, 58 (avril 1979); Id., « Chinese of the Eastern States, 1881 », *Recherches sociographiques*, 22, 1 (janvier-avril 1981); Id., « L'identité de l'immigrant québécois en Nouvelle-Angleterre: le rapport Wright de 1882 », *Recherches sociographiques*, 22, 3 (septembre-décembre 1981); Yves Roby, « L'évolution économique du Québec et l'émigrant (1850-1919) », dans Claire Quintal (dir.), *L'émigrant québécois vers les États-Unis: 1850-1920*, Deuxième Colloque de l'Institut français du Collège de l'Assomption, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1982; Frances Early, « The French-Canadian Family Economy and the Standard of Living in Lowell, Massachusetts, 1870 », *Journal of Family History* (été 1982); Id., « The Rise and Fall of Félix Albert: Some Reflections on the Aspirations of Habitant Immigrants to Lowell, Massachusetts, in the Late Nineteenth Century », dans Raymond Breton et Pierre Savard (dir.), *The Quebec and Acadian Diaspora in North America*, Toronto, The Multicultural History Society of Canada, 1982; Bruno Ramirez, « French Canadian Immigrants in the New England Cotton Industry: A Socioeconomic Profile », *Labour/Le Travail*, 11 (printemps 1983); Bruno Ramirez et Jean Lamarre, « Du Québec vers les États-Unis: l'étude des lieux d'origine », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 38, 3 (hiver 1985); Jacques Rouillard, *Ah les États!*, Montréal, Boréal Express, 1985; Yves Frenette, « Understanding the Franco-Americans of Lewiston », *Maine Historical Society Quarterly*, XXV (printemps 1986); Martin Tétreault, « Immigration et santé publique: Lowell, Massachusetts », *Historical Papers* (1986); Yves Roby, « Les Canadiens français des États-Unis, 1860-1900: dévoyés ou missionnaires? », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 41, 1 (été 1987). Voir aussi: Normand Lafleur, *Les « Chinois » de l'Est ou la vie quotidienne des Québécois émigrés aux États-Unis de 1840 à nos jours*, Montréal, Leméac, 1981; Yves Frenette, *La genèse d'une communauté canadienne-française en Nouvelle-Angleterre: Lewiston, Maine, 1800-1880*, thèse de doctorat, Université Laval, 1988; Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1929*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1990; Bruno Ramirez, *On The Move: French-Canadians and Italian Migrants in the North Atlantic Economy, 1871-1914*, Toronto, McClelland & Stewart, 1991 (une traduction française est en préparation); Jean Lamarre, *L'émigration des Canadiens français vers le Midwest américain, 1840-1900*, thèse de doctorat (en cours), Université de Montréal.